

LA GALAFRONIE TIRE SA ROYALE RÉVÉRENCE

Lancez-les sur un sujet et ils seront intarissables. Membres fondateurs du Théâtre de Galafronie en 1978, Marianne Hansé, Jean Debeffe et Didier de Neck nous ont offert le plaisir de se livrer, à quelques semaines de la Royale Révérence (21 et 22 avril) qui sonnera la fin de leur belle aventure commune. Une rencontre autour d'un coin de table. Une discussion passionnante sur l'esprit d'équipe, la longévité, la création, la transmission, ... Un entretien à l'image de leur parcours : sincère, généreux et collectif.



© Johan Jacobs
La Grande Maison, avec de g. à d. : Jean Debeffe, Didier de Neck, Jean-François De Neck, Guy Carbonnelle, Marianne Hansé, Alain De Neck (au sol) et la poule Pénélope

MONTER UN COLLECTIF, C'EST UN GROS CHALLENGE! QUELS SONT LES INGRÉDIENTS QUI FONT QUE ÇA MARCHE, QU'ON PARVIENT À AVANCER ET TRAVAILLER EN ÉQUIPE DURANT 40 ANS ?

Jean Debeffe : Je ne saurais pas donner de recette miracle. Je pense qu'il faut d'abord beaucoup d'amour, et puis surtout s'accrocher. Pour y arriver, la première étape est en tout cas de se dire que c'est possible. La croyance dans le collectif et le fait de se dire que tout ira mieux si on partage le travail et les responsabilités, j'y tiens profondément.

Didier de Neck : Nous avons toujours veillé, depuis le début, à instaurer des relations de travail horizontales avec tous ceux qui nous accompagnaient. Cela concernait aussi la vie « en-dehors » de la création, c'est-à-dire la vie quotidienne, les repas ensemble, l'organisation du bureau, ... On avait conscience qu'il fallait tenter au maximum de réunir les conditions de tout le monde pour que la vie collective soit possible et surtout agréable.

Marianne Hansé : Tout a toujours été fait en équipe. Il faut d'ailleurs dire que cela

nous a parfois posé quelques problèmes. Notamment avec l'administration des pouvoirs publics : on se déplaçait toujours aux rendez-vous à quatre, cinq, six ! Souvent il n'y avait même pas assez de place dans le bureau pour tous nous recevoir ! Les interlocuteurs extérieurs ne savaient pas vraiment non plus à qui ils devaient s'adresser.

LA FLAMME DU DÉBUT EST TOUJOURS RESTÉE ALLUMÉE ?

MH : Bien sûr que non ! Il ne faut pas croire que c'est facile. C'est comme dans une vie de couple : il y a des hauts et des bas. Si on tient c'est pour une raison simple : Galafronie c'était notre « bébé » à tous les trois, il y a un attachement viscéral à cette chose créée. On a mis toutes nos billes dans ce projet, il était donc impensable de l'abandonner ou s'en éloigner. Quand tu traverses une période plus compliquée, tu te dis « peut-être que ça ira mieux dans un an, je prends le risque ». C'est une question de sacrifices et de négociation continue avec toi-même.

DdN : Ça met aussi en évidence une chose importante : quand on se lance dans un col-

lectif, il faut se mettre d'accord sur le fait qu'on ne sera pas toujours d'accord ! Tu ne peux pas monter une équipe en espérant que tout le monde sera toujours du même avis que toi. Mais il y a un principe auquel on a voulu rester fidèles : si on s'engage, il faut aller au bout des choses. Si tu prends une décision, tu ne recules plus !

COMMENT, APRÈS QUARANTE ANNÉES DE CARRIÈRE, APPRÉHENDÉ-T-ON LE DÉPART ET LA TRANSMISSION AUX NOUVELLES GÉNÉRATIONS ?

JD : Si tu transmets mais que tu ne laisses jamais ta place, cela ne sert à rien au final. Il faut bien finir par disparaître soi-même pour laisser la place aux nouveaux qui arrivent. J'aime bien cette expression : l'expérience est une lampe qui éclaire derrière soi. Je ne sais pas comment sera le théâtre de demain. Mais il doit y avoir une confiance dans le fait que d'autres le réaliseront.

.....
« L'expérience est une lampe qui éclaire derrière soi : si tu ne laisses jamais ta place, tu ne permets pas aux nouveaux d'écrire le théâtre de demain. » Jean Debeffe
.....

DdN : Surtout que le monde est déjà plein de nouvelles choses et d'idées qui ont été essayées, on le voit bien ici avec les compagnies qui viennent en résidence. Certes il y a toujours une part d'influence des anciennes générations vers les nouvelles, puisque celles-ci regardent forcément ce qui a été fait avant. Mais si on ouvre l'œil, on peut déjà voir ceux qui assureront la « relève ».

MH : Je crois que c'est surtout au niveau de la méthodologie qu'il y a probablement des choses dont les nouvelles générations pourraient s'inspirer. J'ai le sentiment qu'il y a une sorte de fragilisation aujourd'hui, une « mise en péril » : pour vivre, les gens poursuivent 26.000 lièvres en même temps. Cela a pour conséquence de rendre plus difficile le travail en communauté, le fait de trouver du temps. Pour chaque spectacle qu'on créait, on pouvait passer 4, 5, 6 mois ensemble à travailler. Avec évidemment des périodes de plusieurs jours où tu n'as aucune inspiration. Ça fait partie du processus ! Mais aujourd'hui ce n'est plus possible, on travaille en se disant « on a deux heures par-ci, une semaine par-là, il faut capitaliser le temps qu'il nous reste ». La démarche est très différente.

JUSTEMENT, PARLEZ-MOI UN PEU DE LA FAÇON DONT VOUS ABORDIEZ LE PROCESSUS DE CRÉATION ?

DdN : Très souvent on partait d'abord d'intuitions qu'il fallait réussir à mettre sur papier. On avait décidé depuis le départ qu'il fallait prôner une certaine démocratie dans les propositions, dans les moyens de les réaliser et de les jouer. Plus que des idées, ce sont surtout des envies qui guidaient nos choix. On ne réutilisait jamais la même recette, on allait toujours vers une aventure qu'on ne connaissait pas.

JD : On a également toujours laissé une place importante à la musique, ce ciment formidable dans une création théâtrale. On l'a toujours pensée, inventée, écrite ensemble. En touchant à toutes sortes d'instruments. Dès qu'on le pouvait, on investissait dans du matériel abordable.

MH : Et puis au fur et à mesure des années on évolue aussi. Les gens ont commencé à développer des goûts plus particuliers pour telle ou telle chose, affiner certaines compétences : la musique, l'écriture, la mise en scène, les questions sociales ou politiques qui permettent d'amener des sujets

de fond, ... Pour que le projet continue de grandir, je pense que cette étape de « spécialisation » est nécessaire. C'est comme ça qu'une complémentarité s'installe sur le long terme.

PETIT À PETIT IL Y A AUSSI UNE « PATTE », UN STYLE GALAFRONIEN QUI S'EST DÉSSINÉ. COMMENT LE DÉCRIREZ-VOUS ?

MH : On a toujours tenu à conserver un esprit collectif en tournée : tout le monde part ensemble, chacun participe au montage et démontage des décors, ... C'est sans doute le côté un peu « forain », « circassien » auquel on est resté attaché jusqu'au bout ! Une expression qui a souvent été utilisée pour décrire notre style, c'est le « brol galafronien ». Attention, au sens positif du terme ! On allait régulièrement aux puces pour fouiner, chercher du matériel à réutiliser, faire de la récup' ...

JD : Et quand tu regardais le plateau à la fin du spectacle, c'était souvent l'anarchie totale ! Il y a eu à l'époque quelques critiques qui disaient qu'on était l'avant-garde du Théâtre jeune public. D'ailleurs je me souviens de représentations où les enseignants étaient clairement contre nous ! On nous reprochait notamment de ne pas être assez



© Marianne Hansé

L'équipe de la Galafronie descendue dans la rue en 1989

pédagogiques... Un jour à Genève, l'ambassadeur de Belgique est sorti pendant le spectacle en faisant un scandale parce que nous ne donnions pas une bonne image du pays : des comédiens transpirant sur scène, avec un accent belge à couper au couteau, ... Nos spectacles étaient trop « sales », on parlait de thématiques gênantes comme la question des réfugiés. Déjà à l'époque, on parlait des mêmes problèmes qu'en 2018. Sauf qu'aujourd'hui le sujet est devenu politiquement correct, on peut en parler beaucoup plus facilement.

DdN : Quand on y pense il y a quand même un sacré paradoxe là-dedans : avant on acceptait les réfugiés dans notre société, mais on refusait d'en parler. Aujourd'hui on accepte d'en parler mais on ne les accepte plus...

QUEL ÉTAIT VOTRE RAPPORT À L'ÉCOLE ET AUX ENSEIGNANTS ? AVEZ-VOUS RESSENTI UNE ÉVOLUTION AVEC LE TEMPS À CE NIVEAU-LÀ ?

DdN : L'enseignement et la façon d'enseigner ont beaucoup évolué. La place du théâtre et l'appétit artistique des professeurs ont diminué à mon sens, la pénétration à travers l'école est devenue plus difficile. Désormais il faut essayer de faire des spectacles qui peuvent s'intégrer au niveau des cours, de manière transversale. On sent très fort un retour des pédagogues et des psychologues. C'est devenu un critère très important. Pourtant la fonction de l'artiste n'est en aucun cas de remplacer l'enseignant. Il doit au contraire faire coexister un autre point de vue, une autre parole, nourrir à sa manière la curiosité de l'enfant.

JD : Un souvenir fort me revient, c'était à l'époque où l'on jouait *Le Piano Sauvage*. Il y avait beaucoup d'enseignants qui avaient

les larmes aux yeux à la fin des représentations. Et quand les enfants se retournaient et voyaient leur professeur se sécher les yeux, tu sentais qu'il y avait quelque chose d'autre qui se passait : tout d'un coup, l'enseignant sortait de son rapport de pédagogue avec ses élèves, il y avait la place pour un partage, un échange différent. C'est à ce moment-là qu'il peut y avoir une vraie discussion. Mais cette situation d'« égal à égal », où les enseignants n'ont pas forcément toutes les réponses, leur fait souvent peur. Je peux le comprendre, c'est humain, mais c'est dommage !

COMMENT S'EST EFFECTUÉE LA RENCONTRE, NON SEULEMENT ENTRE VOUS MAIS ÉGALEMENT AVEC LE THÉÂTRE JEUNE PUBLIC ?

JD : Elle a eu lieu durant nos études à Saint-Louis. Nous avions tous déjà un pied dans le domaine artistique. Moi il y avait quelque chose qui me dérangeait dans le Théâtre pour adultes. A cette époque, tu devais faire du Brecht ou du classique. Il fallait être sérieux, didactique, politique. Ça ne nous intéressait pas. Dix ans après Mai 68, on s'est donc retrouvés dans un nouveau courant d'écoles qui voulaient s'ouvrir au monde, prônant une liberté qui n'aurait pas été possible dans un théâtre plus « institutionnel ». On s'est permis d'inventer des choses qui, au niveau de la forme, étaient à l'époque complètement invraisemblables, interdites ou simplement ignorées.

MH : Il y a surtout eu la rencontre avec Marcel Cornélis, alors directeur du Théâtre des Jeunes de la ville de Bruxelles (aujourd'hui La montagne magique). C'est là qu'on a tous les trois appris à écrire, construire des plateaux, faire des régies, déménager, faire des tournées, ... Mais pour ma part, il n'y

avait aucun choix prédéfini. Sans vraiment t'en rendre compte, tu te retrouves dans un train. Tu t'y sens bien, donc tu y restes !

DdN : Moi je me souviens des premières fois où j'ai vu Jean et Marianne jouer, je me disais « quelle horreur » ! C'était le théâtre que je ne voulais absolument pas faire ! Puis finalement je m'y suis mis aussi, j'ai commencé à y prendre goût. Jusqu'au jour où on a eu envie de développer nos propres projets. C'est comme ça que la Galafronie est née.

QUELS SONT LES PROJETS DE CHACUN DÉSORMAIS ?

DdN : Il y a d'abord un spectacle qui va encore tourner quelques temps, même si aucun de nous ne joue dedans. En ce qui nous concerne, je pense qu'on va continuer à faire ce qu'on sait faire, mais autrement. Chacun avec ses moyens, ses connaissances, ses envies.

JD : C'est un saut dans le vide intéressant. Le fait qu'on ne soit plus directeurs de compagnie veut dire qu'on n'a plus le pouvoir de « donner du travail ». Les rôles vont s'inverser ! Si on vient nous chercher, ce ne sera plus en tant que producteurs mais en tant que créateurs. Ce qui reste tout aussi passionnant !

MH : D'ici là il y a déjà l'évènement des 21 et 22 avril, la Royale Révérence. Ce sera une fête de familles et d'amis, comme ce qu'on a toujours vécu. On va investir un bel endroit et le modeler à notre façon le temps d'un weekend. Un peu à l'image de ce qu'on fait lorsqu'on investit une école pour un spectacle : on envahit un lieu, on y construit un espace, puis on repart et les traces de notre passage disparaissent. Le théâtre, c'est un mirage...

JD : Un mirage qui permet de transformer le monde !

Entretien mené par Loïc Bailly

LE THÉÂTRE DE GALAFRONIE VOUS CONVIE À SA ROYALE RÉVÉRENCE

> Samedi 21 et Dimanche 22 avril 2018
> Au Studio Citygate
> Rue des Goujons, 152 à 1070 Anderlecht

Programme, infos, contacts, réservations :
www.royalereverence.be



© Maria Corneel Ryckebøer

Jean Debeve, Didier de Neck et Marianne Hansé dans *Le Piano Sauvage*

CTEJ CHAMBRE DES THÉÂTRES POUR L'ENFANCE ET LA JEUNESSE

La Chambre des Théâtres pour l'Enfance et la Jeunesse

- est une association qui rassemble 89 compagnies professionnelles de théâtre et danse jeune public, sur le territoire de la Fédération Wallonie-Bruxelles ;
- est un lieu de rencontres et de débats ;
- est l'interlocuteur privilégié des organisateurs belges et étrangers, des enseignants, des pouvoirs publics, de la presse et du grand public ;
- organise le Festival Noël au Théâtre ;
- publie le journal *Le Petit Cyrano* ;
- dirige la collection *Théâtre pour la jeunesse* en collaboration avec les Éditions Lansman.

L'équipe de la CTEJ

Virginie Devaster (directrice), Loïc Bailly (chargé de projets), Mathilde Bertimes (chargée de projets en communication), Magali Leruste (assistante administrative et financière) et Philippe Renuart (intendant/archiviste).

Avenue de la Couronne, 321
1050 Bruxelles Belgique

Tél : +32 2 643 78 80

Fax : +32 2 643 78 81

E-mail : info@ctej.be

Site : www.ctej.be

Abonnement Petit Cyrano

Si vous désirez recevoir régulièrement le *Petit Cyrano* dans votre boîte aux lettres pendant un an (soit 5 numéros), il vous suffit de verser 10 EUR sur le compte BE07-0682-0302-4966 de la CTEJ, avenue de la Couronne 321, 1050 Bruxelles. En précisant vos coordonnées ainsi que la mention « Abonnement Petit Cyrano ». Pour l'étranger, s'adresser à la CTEJ.

Editeur responsable

Isabelle Authom

Responsable de la rédaction

Loïc Bailly

Conception graphique

Atelier Design : +32 2 494 01 28

Photo de couverture

Nicolas Janssens

Le Petit Cyrano est une publication de la Chambre des Théâtres pour l'Enfance et la Jeunesse (CTEJ). Avec l'aide de la Fédération Wallonie-Bruxelles et de la Commission communautaire française de la Région de Bruxelles-Capitale (Cocof).

WB

FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES

Francophones⁺ Bruxelles